

# MISCELLANEA

## THEORIE ET HISTOIRE – THEORIE EN GESCHIEDENIS

Normalement le compte rendu de l'ouvrage de E. Witte, *Politieke machtsstrijd in en om de voornaamste Belgische steden, 1830-1848* (Brussel, *Pro Civitate, Historische Uitgaven*, nr. 37, 491-134 p.) aurait dû figurer sous la rubrique ad hoc. Mais vu l'ampleur de ce compte rendu où H. Haag a voulu vérifier le bien-fondé dans les faits la théorie adoptée par E. Witte, il fut jugé bon de le faire paraître sous "Théorie et Histoire". D'autant plus qu'il se rapporte à des problèmes analogues à ceux traités par le même auteur, en collaboration avec H. Gaus, dans "Histoire, science du comportement" (cfr. notre Revue, IV, 1973, 3-4).

J. C.

## DE L'EXPLICATION EN HISTOIRE QUELQUES REFLEXIONS A PROPOS D'UN LIVRE RECENT

par

*Henri HAAG*

Professeur à l'Université Catholique de Louvain

L'ouvrage que vient de publier Mlle Els WITTE, *Politieke machtsstrijd in en om de voornaamste Belgische steden 1830-1848*, 2 vol., *Pro Civitate, Historische Uitgaven*, nr. 37, Brussel, 1973, concerne, comme l'indique son titre, l'histoire de la vie politique dans les principales villes belges entre 1830 et 1848. Le sujet, original et intéressant par lui-même, permet des comparaisons entre la politique locale et la politique nationale, - une possibilité souvent négligée, la plupart des historiens ayant l'habitude de ne traiter que de la seconde. Seules les 20 villes qui comptent plus de 12.000 habitants ont retenu, et à juste titre, l'attention de l'auteur.

Le livre, qui a le grand mérite d'être clair, comprend trois

parties bien équilibrées, dont la première traite de l'affrontement des "révolutionnaires" et des "contre-révolutionnaires", la seconde de celui des "cléricaux" et des "anticléricaux" (après septembre 1830), la troisième de celui des "radicaux" et des "conservateurs" au sein du parti libéral; ces affrontements n'étant, de l'avis de Mlle Witte, que des cas particuliers d'un cas plus générale : la prise du pouvoir par un groupe politique, un phénomène que l'auteur s'efforce d'expliquer par le moyen de diverses hypothèses dont nous reparlerons dans la seconde partie de cette étude, la première étant consacrée à l'exposé critique des faits.

## I. L'EXPOSE DES FAITS

Ainsi qu'il est bien connu, un différend opposait en août-septembre 1830, dans les provinces du sud du Royaume des Pays-Bas, d'une part la majorité des catholiques assistés par une minorité de libéraux et d'autre part la majorité des libéraux soutenus par une minorité de catholiques, la lutte se déroulant aussi bien sur le plan national que sur le plan local, ce dernier relevant plus particulièrement, comme déjà dit, du champ de recherche de l'auteur.

Mlle Witte qui se fonde sur des critères divers - sur lesquels nous aurons l'occasion de revenir - classe les régences des 20 villes principales en trois catégories : celles qui possédaient un noyau "révolutionnaire" dur et actif, celles où l'opposition était faible, celles où elle était quasi inexistante. Les groupes révolutionnaires sont rangés d'après leur niveau d'organisation : le groupe le mieux organisé étant celui de la Réunion centrale à Bruxelles, suivi par ceux du type Liège-Bruges-Tournai, puis par ceux qui avaient comme centre le comité de rédaction d'un journal (par exemple : Louvain, Verviers, Mons, etc.), enfin par ceux qui s'étaient manifestés par des pétitions, qu'on retrouvait quasiment partout. En conclusion de son exposé et pour simplifier celui-ci, deux catégories seront seules retenues : 1<sup>o</sup> les villes où il n'existe pas de groupe révolutionnaire important et où le pouvoir gouvernemental n'est pratiquement pas contesté; 2<sup>o</sup> les villes où le noyau révolutionnaire est puissant et où les autorités sont faibles. Que les secondes soient tombées facilement aux mains des opposants est dès lors facilement prévisible. En revanche, parmi les premières, plusieurs durent être forcées au ralliement par le Gouvernement provisoire, ce qui contredit l'affirmation de ceux qui - tel le comte de Lichtervelde - prétendaient qu'après le succès des Journées de septembre, l'adhésion au nouveau

pouvoir avait été générale et spontanée. Les élections des bourgmestres, échevins et conseillers en octobre-novembre 1830, faites au suffrage censitaire, confirmèrent l'existence d'une majorité contre-révolutionnaire, appelée orangiste, dans près de la moitié des 20 villes étudiées, cette opposition se maintenant avec des succès divers pendant plusieurs années, pour se terminer complètement après la signature du traité des XXIV articles par le Roi Guillaume. Il faut savoir gré à l'auteur d'avoir bien mis en lumière cet aspect assez peu étudié de notre histoire.

Le ralliement des orangistes au groupe libéral renforça considérablement celui-ci à partir de cette date. A ce premier facteur s'en ajoute un second qui alla dans le même sens et que l'auteur analyse avec beaucoup de soin et de compétence : nous entendons la politisation de la franc-maçonnerie sous l'impulsion de Théodore Verhaegen. L'étude de ces deux causes et de leurs conséquences forme l'objet principal de la seconde partie du travail. Avant d'aborder le coeur du problème, il convient cependant de définir la position des catholiques après la révolution de septembre 1830 et d'insister sur le caractère favorable et avantageux de celle-ci, les catholiques ayant été les grands bénéficiaires du nouveau régime. Leur force dérivait non seulement de leur nombre (un facteur qui ne jouait pas pleinement dans un système censitaire), mais encore et surtout du soutien de l'Eglise, de son organisation et de sa discipline, ainsi que de son quasi monopole de l'enseignement. Ajoutons que pour faire pièce aux orangistes surtout citadins, la loi électorale de mars 1831 avait abaissé fortement le cens dans les campagnes par rapport à celui qui était exigé dans les villes, favorisant ainsi du même coup les catholiques dont les électeurs se recrutaient surtout dans les villages. Ces raisons et d'autres encore sur lesquelles nous ne nous étendrons pas, avaient donné aux catholiques une confortable majorité au parlement, ainsi que dans 14 des 20 villes importantes.

Nous croyons utile d'avancer ici quelques considérations propres à pondérer certains jugements de l'auteur. Et d'abord nous ne croyons pas que le succès et la domination des catholiques, par ailleurs indéniables, aient été le résultat d'un piège dans lequel seraient tombés les naïfs libéraux. Ceux-ci furent vaincus parce qu'ils avaient préjugé de leurs forces, et plus encore peut-être parce qu'ils étaient divisés en partisans de l'ancien et du nouveau régime. Pour le reste, même si des réserves peuvent être faites sur la politique que menèrent les catholiques après 1839, tout le monde conviendra sans doute qu'ils ne récuseront pas les règles du jeu inscrites dans la Constitution, ce qui permit plus tard aux libéraux de les vaincre et de prendre à leur tour le pouvoir sans provoquer de troubles ou de

révolution.

N'empêche qu'après 1830 il se trouva que les libéraux furent effectivement dominés par les catholiques. Lorsqu'ils se rendirent compte que ceux-ci occupaient solidement les allées du pouvoir, une réaction se fit jour dans leurs rangs desquels émergea Théodore Verhaegen, l'homme providentiel - si l'on ose dire - qui allait les tirer de leur position diminuée. Cette étonnante personnalité, croyante et intolérante à sa manière, éminemment apostolique, mobilisatrice d'énergies, allait trouver et proposer la stratégie efficace : d'abord la réconciliation entre anticléricaux orangistes et patriotes (en ce sens Verhaegen consolidera le régime nouveau); ensuite la politisation de la franc-maçonnerie et sa transformation en une sorte d'ordre laïc, de Compagnie de Jésus à rebours, où se forgera l'élite qui encadrera les libéraux, leur insufflera sa foi et leur imposera une discipline. Les pages où l'auteur narre la manière dont ce programme fut réalisé d'abord à Bruxelles, puis en province; ainsi que la façon dont une hiérarchie anticléricale fut opposée à une hiérarchie cléricale, et une sorte de contre-Eglise à l'Eglise, comptent probablement parmi les plus neuves et les plus remarquables de son livre.

Mlle Witte nous montre également les difficultés que l'oeuvre de Verhaegen rencontra parmi les franc-maçons mêmes, dont plusieurs refusèrent d'accepter une discipline aussi stricte ainsi qu'une finalité et une activité essentiellement politiques. Les meilleurs adjuvants du réformateur furent peut être en l'occurrence les évêques qui, en 1838, condamnèrent en bloc la franc-maçonnerie sans souci des nuances et des distinctions nécessaires, et qui accélérèrent ainsi une évolution qui n'était peut être pas inévitable. La réorientation des loges ainsi que l'introduction dans celles-ci d'éléments plus jeunes et plus radicaux, enfin la récupération graduelle des orangistes, portèrent leurs fruits au moins sur le plan de la politique locale avec, dès 1836, des succès à Liège, Bruxelles, Ypres, Verviers, Namur; succès qui furent confirmés lors des élections de 1839 (44% des électeurs votant libéral dans 18 des 20 villes importantes). C'était un progrès considérable mais ce n'était pas encore la victoire, d'autant plus que les catholiques, passés à la contre-attaque, modifiaient grâce à Nothomb et à de Theux la loi communale dans un sens favorable à leurs intérêts : deux réformes qui furent aussitôt dénoncées comme réactionnaires par les anticléricaux et violemment combattues. Les libéraux qui ne cessaient d'augmenter leurs effectifs grâce à l'afflux des orangistes, amélioraient constamment leur organisation et visaient maintenant la formation d'un véritable parti national, avec des membres cotisants, un règlement, un programme, une discipline, un comité directeur : toutes conditions qui seront réalisées à partir

de leur fameux Congrès de juin 1846, précurseur de la victoire électorale du 8 juin 1847, elle-même précédée de plusieurs victoires éclatantes sur le plan local.

La troisième et dernière partie du livre comporte une analyse, elle aussi originale à plusieurs égards, de la marche vers le pouvoir, puis de l'effondrement de la minorité dite radicale ou progressiste au sein du parti libéral. Ses membres, divisés en plusieurs sous-groupes étaient tous anticléricaux - ce qui rendait leur alliance avec les conservateurs anticléricaux possible au sein d'un même parti -, mais en outre, réformateurs sur le plan social, ce qui les opposait à ces derniers. La distinction entre conservateurs et progressistes au sein du groupe libéral, et de même au sein du groupe catholique, ne date pas des années 40, mais comme le signale l'auteur des années 29 ou 30 au moins. L'action des "progressistes" entre 1829 et 1839 aurait peut-être mérité des commentaires plus étendus. Si l'auteur n'a pas jugé bon de le faire c'est probablement que son attention était fortement requise par la division du monde politique en cléricaux et anticléricaux, qui prendra sans doute une valeur croissante, surtout à partir de 1839, mais qui n'était pas la seule, ni même peut être la principale à devoir être considérée durant les premières années qui suivirent l'indépendance.

Quoi qu'il en soit de ce problème relativement mineur nous constatons, spécialement après 1840, le noyautage par les radicaux anticléricaux des associations libérales dans le but, une fois le parti tombé entre leurs mains, de le mettre au service de leurs idées sociales. Les libéraux conservateurs aveuglés par leur haine des cléricaux et n'ayant encore, au surplus, aucune responsabilité gouvernementale, accueillirent avec gratitude l'aide de ces alliés bénévoles qui prenaient à leur charge, sans rechigner, toutes les besognes d'administration et de propagande auxquelles répugnaient les bourgeois conservateurs plus avarés de leur temps et de leurs efforts. Une fois dans la place les radicaux grimpèrent les échelons de la hiérarchie, s'installèrent aux postes directeurs et démasquèrent leurs batteries en formant une puissante aile gauche. Dans trois villes au moins la tension entre conservateurs et radicaux devint si vive que les premiers décidèrent de rompre avec les seconds. L'avenir était lourd de menaces, et si l'analyse qui nous est présentée est exacte, on se dirigeait en bonne logique vers la formation de deux partis libéraux. Etant donné l'appréciation de Mlle Witte sur la force des radicaux, on est d'autant plus surpris de voir ceux-ci, après la révolution française de 1848, disparaître pratiquement de la scène et perdre en quelques mois toute influence. Il y a là un phénomène que l'auteur n'explique pas d'une façon convaincante, en dépit de divers

arguments tels l'élargissement du cens dans les villes, le républicanisme des progressistes, etc. Sans doute aurait-il dû insister davantage dans les pages qui précèdent sur le caractère artificiel et précaire du succès des radicaux à l'intérieur du parti, le véritable rapport de forces restant toujours largement favorable aux conservateurs.

Le bref résumé que nous venons de faire, s'il montre l'importance des idées brassées par l'auteur et l'originalité des points de vue, ne donne malheureusement pas un aperçu suffisant de la subtilité de ses analyses et de la richesse de ses commentaires, fruits d'une réflexion toujours en éveil; pas plus d'ailleurs qu'il ne laisse soupçonner l'immense effort d'érudition sous-jacent. (Pour permettre de juger celui-ci disons que près de cent journaux ont été consultés et que pas moins de 43 dépôts d'archives ont reçu la visite de Mlle Witte, les archives privées de M. F.V. Borné à Bruxelles, comprenant les fardes : Grand Orient de Belgique, Suprême Conseil de Belgique, Discours de Verhaegen, Lettres à Verhaegen, etc., étant à mettre particulièrement en valeur.)

## II. L'EXPLICATION DES FAITS

L'ouvrage de Mlle Witte n'est pas qu'un exposé pénétrant des événements. Il se veut davantage et propose hardiment, trop hardiment peut-être, une explication de ceux-ci.

Le problème de l'accession au pouvoir est formulé au départ comme commun aux trois cas généraux décrits dans la première partie de cet article. La solution qui lui est donnée n'est pourtant pas unique puisque les trois cas seront résolus séparément en fonction d'hypothèses diverses.

Examinons pour commencer la première d'entre elles qui est énoncée sous une forme quelque peu différente à plusieurs endroits du livre (notamment pp. 17, 128, 463, 472). Nous la comprenons et nous la formulons comme suit :

1) pas de prise du pouvoir sans révolution; ni de révolution sans groupes révolutionnaires bien organisés;

2) la révolution réussira s'il existe des germes de dissolution dans le système politique; elle échouera dans le cas contraire.

Mlle Witte a fort heureusement forgé des indicateurs destinés à caractériser l'expression "germes de dissolution". Elle propose, entre autres, la loyauté ou la déloyauté des bourgmestres à l'égard du gouvernement ainsi que la force ou la faiblesse de leur personnalité. D'autres servent à caractériser l'attitude des échevins, des

gouverneurs de province etc. Nous n'en tiendrons provisoirement pas compte.

Le degré de force de ce que l'auteur appelle "germes de dissolution" n'est pas spécifié : nous l'estimerons suffisant lorsque le bourgmestre sera déloyal et doté de personnalité, ou lorsqu'il sera loyal mais dénué de personnalité, ou bien entendu lorsqu'il sera à la fois déloyal et sans personnalité.

Le terme "système" se réfère manifestement à l'organisation communale.

L'auteur omet de faire le compte des types de cas possibles qui dérivent de ses postulats. Nous les dénombrons ci-après :

TABLEAU 1

	Bourgmestres		Groupes révolutionnaires bien organisés	Conséquences prévisibles d'après l'hypothèse
	Loyauté	Personnalité		
1	+	+	+	Echec des révolutionnaires
2	+	—	+	Succès des révolutionnaires
3	—	+	+	Succès des révolutionnaires
4	—	—	+	Succès des révolutionnaires

Le signe + signifie : bourgmestre loyal envers le pouvoir (colonne 1), ou possédant une forte personnalité (colonne 2), ou présence d'un groupe solide de révolutionnaires (colonne 3).

Le signe — signifie : bourgmestre déloyal envers le pouvoir (colonne 1) ou manquant de personnalité (colonne 2).

Les conclusions de l'enquête historico-empirique sont synthétisées par Mlle Witte p. 38 du livre, dans un tableau que nous reproduisons partiellement (voir tableau 2). Nous y trouvons d'un côté les bourgmestres, et de l'autre les groupes révolutionnaires. Nous ne reprenons pas, comme déjà dit, les indications servant à caractériser l'attitude des échevins, des gouverneurs de province etc. En revanche nous ajoutons une colonne où nous indiquons, d'une part les villes dont les conseils sont tombés aux mains des organisations révolutionnaires locales (signe +), et d'autre part celles qui n'ont pas connu d'événement semblable (signe 0). Le signe — dans la colonne 3 signifie : absence d'un groupe solide de révolutionnaires. L'absence de signe ou le signe ? dans les trois

premières colonnes signifient : manque d'information ou cas douteux. Les autres signes ont le même sens que dans le tableau 1.

TABLEAU 2

Ville	Bourgmestres		Groupes révolutionnaires bien organisés	Conséquences effectivement constatées
	Loyauté	Personnalité		
Anvers	+	+	-	0
Lierre	+	-	-	0
Malines	+	-	-	0
Turnhout	+	+	-	0
St Nicolas	+	+	-	0
Lokeren			-	0
Renaix	+	?	-	0
Ypres	+	+	-	0
Gand	+	-	+	+
Alost	+	-	+	+
Ostende	-	?	?	+
Courtrai	+	-	+	+
Louvain	+	-	+	+
Bruxelles	+	-	+	+
Bruges	-	+	+	+
Liège	+	-	+	+
Verviers	+	-	+	+
Mons	-	+	+	+
Tournai	-	+	+	+
Namur	+	-	+	+

De la comparaison que nous établissons entre les tableaux 1 (types de cas possibles et conséquences prédites) et 2 (cas et résultats effectivement constatés) ressort ce qui suit :

- 1) Puisque l'hypothèse ne prend en considération que les situations révolutionnaires et qu'elle ne peut être mise à l'épreuve qu'à cette occasion, il était sans intérêt de signaler dans le tableau 2 les villes qui, faute de groupes révolutionnaires bien organisés, ne connurent aucune tentative de prise du pouvoir. Les 8 premiers exemples dudit tableau peuvent ainsi être éliminés.
- 2) Les conséquences prédites grâce à l'hypothèse dans les types de cas 2 et 3 du premier tableau, sont confirmées par les 12 derniers exemples du second tableau. (Les types 2 et 3 mettaient en

présence, rappelons-le, d'une part des groupes révolutionnaires bien organisés, et d'autre part des bourgmestres loyaux mais sans personnalité ou déloyaux mais dotés de personnalité.)

- 3) Il demeure, cela dit, deux types de cas possibles dont l'auteur ne parle pas, et dont de toute manière il n'aurait pu tester les conséquences faute de données historiques adéquates. Le type de cas no. 4 (bourgmestre déloyal et sans personnalité; groupe révolutionnaire solide) n'offre à vrai dire aucune difficulté intrinsèque, vu sa ressemblance avec les types de cas 2 et 3. Il n'en est pas de même dans le cas où un bourgmestre loyal doté d'une forte personnalité se serait trouvé en face d'un groupe de révolutionnaires bien organisé (premier type de cas du tableau 1). La conséquence prédite par la théorie - à savoir l'échec des révolutionnaires - aurait-elle été confirmée par l'événement ? Rien ne permet de l'affirmer puisque l'enquête historique n'a décelé aucun cas concret de ce type. Il découle de là que la prédiction qui était manifestement la plus douteuse n'a pas été testée, et que l'hypothèse qui n'a pas subi de ce fait une épreuve complète ne peut, contrairement à ce qu'écrit Mlle Witte, être dite vérifiée, ou mieux, pour s'exprimer plus exactement, être dite corroborée. (1).

Pour le reste il est évident que l'auteur n'est nullement responsable de ce qu'un cas concret du premier type n'ait pas été découvert au cours de ses recherches. D'autres historiens combleront sans doute cette lacune en explorant d'autres périodes ou d'autres pays. Ils seront heureux, à ce moment, de pouvoir se référer au modèle que nous venons d'analyser et qui reste un outil précieux. Les remarques précédentes qui visent la corroboration de l'hypothèse ne diminuent en rien non plus, faut-il le dire, l'intérêt de la classification des villes en deux catégories distinctes, telle qu'elle a été réalisée dans le second tableau (une première catégorie groupant les villes qui ne possédaient pas de révolutionnaires solidement organisés et une seconde catégorie groupant celles qui en possédaient).

Présentons maintenant plus rapidement les hypothèses qui sous-tendent la seconde partie du travail ("Cléricaux contre anticléricaux"), et d'abord l'hypothèse no. 2 : "L'insatisfaction de quelques citoyens les pousse à s'organiser et à agir de façon à faire

(1) Ajoutons que si nous considérons en plus des bourgmestres, les échevins, les gouverneurs, les militaires, etc., comme l'a fait Mlle Witte dans le tableau de la p. 38 de son livre, le nombre des cas possibles croîtrait dans de telles proportions que le test de l'hypothèse deviendrait pratiquement irréalisable, à moins qu'on ne précise les règles qui présidaient aux rapports qu'entretenaient ces différentes personnes sur le plan politique.

prévaloir leurs idées et leurs intérêts”; un énoncé qui ne retiendra pas longtemps notre attention pour la raison qu’il paraît à la fois trop évident pour susciter des commentaires et trop imprécis pour être utile (à partir de quel point un groupe se décide-t-il à l’action ? sous quelle forme ? etc.). La troisième hypothèse, beaucoup plus originale, est formulée comme suit : “La bonne organisation d’un groupe est la condition de son succès”. (L’auteur semble indiquer p. 475 qu’il s’agit d’une condition suffisante : “Les élections successives l’ont prouvé : quand les anticléricaux s’organisaient, le résultat était à coup sûr une victoire...”).

Sans nier le moins du monde l’importance de l’organisation pour un groupe politique, nous avons cependant peine à croire qu’elle suffit à le mener au succès en toutes circonstances. Il n’est pas impossible, croyons-nous, de trouver - du moins à une époque plus proche de la nôtre - des groupes ou des partis mieux organisés et disciplinés que leurs adversaires (le groupe communiste par exemple), et qui ne les ont jamais supplantés. La discussion qui pourrait s’engager à ce propos risque cependant d’être confuse tant que l’auteur n’aura pas précisé davantage les critères théoriques d’une bonne et d’une mauvaise organisation, ainsi que les indicateurs, et qu’il n’aura pas accompli systématiquement les diverses opérations notées lors du test de la première hypothèse. Disons en outre que si une bonne organisation ne nous paraît pas suffisante pour assurer le succès d’un groupe sur un autre, nous ne rejetons pas pour autant l’idée qu’elle en soit une condition nécessaire, le test de cette nouvelle formulation de l’hypothèse s’avérant d’ailleurs beaucoup plus difficile que ne l’était celui de la précédente.

Dans la dernière partie du travail, Mlle Witte propose une quatrième hypothèse selon laquelle une minorité au sein d’un groupe peut le dominer si elle possède l’esprit militant et des capacités organisatrices. Nous reconnaissons l’intérêt d’une pareille idée qui ouvre des champs de recherches nouveaux, mais nous croyons qu’ici encore les termes de capacité organisatrice et de militantisme ne sont pas assortis d’indicateurs suffisamment précis. Rappelons d’autre part que sur le plan empirico-historique l’auteur lui-même avance un contre-exemple lorsqu’il nous dit que la capacité organisatrice des chefs radicaux propulsa quelques uns d’entre eux au sommet du parti libéral sans pouvoir les y maintenir.

Bien que Mlle Witte n’ait pas, véritablement corroboré ses différentes hypothèses, faute d’avoir testé toutes leurs conséquences; bien que parfois des contre-exemples - toujours discutables certes - peuvent leur être opposés; et bien que d’autres critiques encore peuvent être formulées, sa tentation d’explication n’est pas vaine

pour autant. Et d'abord le mérite lui revient d'avoir bien posé le problème de la prise du pouvoir : ceci étant déjà une contribution non négligeable au progrès de la connaissance. Les hypothèses avancées sont, en outre, testables et falsifiables du moins en principe, donc scientifiques, et ce en dépit, parfois, de l'absence d'indicateurs. Si, enfin, la première d'entre elles n'a pas été entièrement testée c'est que les faits historiques disponibles ne le permettaient provisoirement pas.

### CONCLUSION

Nous avons dit dans la première partie de cette étude la nouveauté du sujet, la quantité enorme de documents et de travaux consultés par l'auteur, son souci de clarté marqué par une bonne division tripartite de l'oeuvre, par de multiples distinctions, par une narration bien conduite et bien écrite, par des introductions et des conclusions qui toutes aident le lecteur à ne point s'égarer dans une masse d'événements survenus dans vingt villes différentes. Nous avons vu comment, au long des chapitres, des erreurs généralement admises ont été redressées et comment de nouvelles perspectives ont été ouvertes. L'orangisme, notamment, insuffisamment connu jusqu'ici, a été décrit dans sa force et dans ses faiblesses, et nous comprenons également mieux combien la révolution avait rendu à l'Eglise une puissance considérable. Mais le coeur du livre et son apport décisif demeure, avons-nous dit également, l'étude de la contre-offensive libérale menée par Verhaegen et les loges. C'est là un moment d'histoire qui est maintenant analysé en détail et définitivement mis en lumière. Malgré certaines réserves nous avons également apprécié la dernière partie qui nous décrit les manoeuvres et l'ascension des radicaux ainsi que leur chute retentissante. L'ouvrage enrichit beaucoup, on le voit, notre connaissance de la vie politique belge de la première moitié du XIXe siècle et prend place à côté des meilleurs travaux du genre.

Mais Mlle Witte ne s'est pas contentée de ces résultats qui auraient satisfait beaucoup d'autres, elle a voulu aller au delà en tentant la corroboration d'hypothèses générales susceptibles d'expliquer, au sens fort du terme, les trois grandes actions décrites dans le volume. Nous craignons qu'elle n'ait pas complètement atteint cet objectif. Que cependant l'on comprenne bien nos réticences : nous ne critiquons pas la tentative comme telle mais uniquement et sur certains points son mode de réalisation. Pour le reste nous louons l'audace de l'auteur, la méthode dite

hypothético-déductive étant à nos yeux la voie obligée pour qui ne se contente pas de pseudo explications philosophiques. C'est un procédant de la sorte, par approches partielles et par essais successifs que l'on parviendra à élaborer, du moins nous l'espérons, des hypothèses de plus en plus satisfaisantes.